François Gondrand

AU PAS DE DIEU

Le fondateur de l'Opus Dei CANONISÉ PAR JEAN-PAUL II

ARTÈGE

Au pas de Dieu

© France-Empire 1981/Fundación Studium 2017

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, Groupe Elidia
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

ISBN : - 979-10-336-0356-6
EAN pdf : 9791033605324

François GONDRAND

AU PAS DE DIEU

Saint Josémaria Escrivá
fondateur de l'Opus Dei

Quatrième édition
entièrement refondue

ARTÈGE

L'Évangile n'a pas épuisé sa mission. À chaque génération qui se lève il a quelque chose d'ancien et de nouveau à enseigner, quelque chose tout à coup à notre oreille que nos pères n'avaient pas entendu, une explication, une perspective, une consigne, une injonction nouvelles, cependant qu'autour de notre avancement ligne à ligne s'arrange le paysage négatif.

Paul Claudel

PROLOGUE

Le 26 juin 1975 mourait à Rome monseigneur Josémaria Escrivá de Balaguer, connu pour avoir été le fondateur de l'Opus Dei, en même temps qu'un pionnier de l'apostolat des laïcs et un prédicateur inlassable de la sanctification de la vie quotidienne, au milieu du monde.

Moins de six ans plus tard s'ouvrait, également à Rome, son procès de béatification et de canonisation, à la demande de très nombreuses personnalités civiles et ecclésiastiques de pays les plus divers ; à la demande aussi de plusieurs milliers d'inconnus, qui témoignaient de sa sainteté et de son influence dans leur vie.

Au terme de ce procès, Jean-Paul II l'a béatifié le 17 mai 1992 et canonisé le 6 octobre 2002.

À partir du 2 octobre 1928, jour où est née cette « œuvre de Dieu », Josémaria Escrivá vécut une singulière aventure spirituelle, qui est sans doute appelée à laisser derrière elle un sillage d'une ampleur exceptionnelle.

Qui était-il ? Pourquoi avait-il voulu se faire prêtre ? Comment est née entre ses mains cette Œuvre dont il a poussé le développement avec la dernière énergie jusqu'à sa mort ?

C'est ce que j'ai tenté de relater en m'appuyant sur les écrits de saint Josémaria, et sur l'abondante documentation qui a été réunie pour le procès, en même temps que sur des souvenirs personnels.

Pour cette quatrième édition, j'ai vérifié informations et citations, et ajouté nombre de précisions, en consultant la monumentale biographie en trois volumes écrite par Andrés Vázquez de Prada, sous le titre général *Le fondateur de l'Opus Dei*, dont la version française a été publiée à partir de 2001[1]. Cet auteur ayant eu accès à

1 Cf. A. Vázquez de Prada, *Le fondateur de l'Opus Dei*, 3 vol., Paris 2001, 2003, 2005.

des témoignages et à des documents inédits, notamment les cahiers intimes de Josémaria Escrivá, il n'est plus possible d'ignorer son travail, si l'on veut parler avec rigueur de la vie du saint et citer ses propos avec exactitude.

« Que de gloires françaises sont aussi mes gloires ! », avait écrit saint Josémaria Escrivá dans *Chemin*, son livre le plus connu[2].

Cœur authentiquement universel, parce que catholique, le fondateur de l'Opus Dei a dit et prouvé à maintes reprises son amour de la France. Puisse ce livre contribuer à répondre à cette affection, qui s'étendait aux pays d'expression française, et bien sûr à tous les pays où l'Opus Dei s'était implanté sous son impulsion.

2. J. Escrivá, *Chemin,* Paris 2011, n° 525.

I

MADRID, 2 OCTOBRE 1928

L'Œuvre de Dieu n'a pas été imaginée par un homme.

Il y avait des années que le Seigneur l'inspirait à un instrument inepte et sourd qui l'a vue *pour la première fois le jour des saints anges gardiens le 2 octobre 1928.*

Josémaria Escrivá.

Au petit matin, un jeune prêtre de vingt-six ans célèbre la messe dans la chapelle du rez-de-chaussée de la maison des Lazaristes, rue García de Paredes. Cinq autres prêtres suivent avec lui les exercices spirituels, commencés deux jours plus tôt dans cette grande bâtisse proche des limites nord de Madrid.

La liturgie célèbre en ce jour la fête des saints anges gardiens, comme le rappellent la collecte et l'épître – *Voici que j'envoie mon ange devant toi pour te garder dans le chemin et te conduire au lieu que je t'ai préparé. Prends garde à lui et écoute sa voix, ne lui résiste pas* –, ainsi que le chant de l'Alleluia : *Bénissez le Seigneur, vous tous ses anges*.

Avant le canon de la messe, la préface : *Par lui les anges louent votre majesté… Sanctus, Sanctus, Sanctus*.

Vient le moment suprême de la consécration : *Ceci est mon corps. Ceci est le calice de mon sang.* Invocation à la Très Sainte Trinité : *par le Christ, avec lui et en lui*. Puis la communion au corps et au sang du Christ. Nouvelle invocation aux anges. Le dernier évangile, celui de saint Jean : *Au commencement était le Verbe…*

L'abbé José María Escrivá enlève ses vêtements sacerdotaux, tout en récitant les prières d'usage, prescrites par Léon XIII et Pie X, et commence une longue action de grâces.

Aussitôt pris le frugal petit-déjeuner, qui n'interrompt pas le silence et le recueillement de cette retraite fermée, il remonte dans sa chambre. Assis à sa table, dans cette pièce où parviennent à peine les rumeurs de la rue, il classe quelques notes prises au cours des jours et des mois écoulés : résolutions, brèves invocations, transcriptions d'appels répétés, d'insinuations perçues dans la prière, et depuis lors longuement méditées. Tandis qu'il manie les feuilles de papier, voici que tout s'ordonne dans une lumière entièrement nouvelle, comme un puzzle dont les pièces se seraient mises en place sans son intervention, comme un tableau dont il n'aurait vu jusqu'alors que des détails, et qui se révélerait soudain à lui dans sa totalité.

Vision d'une réalité longtemps recherchée, parfois très partiellement entrevue, s'imposant maintenant avec une forte évidence à l'esprit et au cœur. Des milliers, des millions d'âmes élèvent leur prière vers Dieu, sur toute la surface de la terre. Des générations de chrétiens, plongés dans toutes les activités du monde, offrent au Seigneur leur travail et les mille et un soucis de leur vie quotidienne. Heures de labeur assidu, offrande qui monte comme un encens précieux des quatre points cardinaux. Multitude de riches et de pauvres, de jeunes et de vieux, de tous pays et de toutes races. Milliers, millions d'âmes, à travers le temps, à travers le monde ; pulsation invisible irriguant toute la surface de la terre. Des milliers, des millions d'âmes, comme une volée incessante de cloches qui carillonnent et dont les vibrations montent et se mêlent, en s'amplifiant vers le ciel.

Voici que, justement, depuis quelques instants, parvient dans la chambre l'écho des cloches d'une église voisine. À quelques centaines de mètres de là à vol d'oiseau, au carrefour de Cuatro Caminos, les cloches de Notre-Dame-des-Anges sonnent à toute volée en l'honneur de leur patronne. *Benedicite Dominum, omnes angeli eius.* Des myriades de créatures célestes portent au Seigneur, par l'intermédiaire de la Reine des anges, l'offrande précieuse de toutes ces vies, vécues totalement pour lui, face à lui, en lui, à travers

les joies et les larmes. Et l'humble prose de ces vies quotidiennes est transmuée en vers héroïques[3], en un magnifique poème d'amour divin.

– Seigneur, c'était donc cela !

« Joie, joie, joie, pleurs de joie[4] ! » Immensité de la grandeur, de la miséricorde de Dieu. Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, gloire à la Très Sainte Trinité. Gloire à Sainte Marie, Mère de Dieu.

Me voici, puisque Tu m'as appelé[5].

Surgit profonde, intense, ample comme le fleuve qui va vers la mer, une action de grâces qui ne finira jamais.

3 Cf. *Entretiens avec Mgr Escrivá*, Paris 2017, n° 116. Cité dorénavant comme *Entretiens...*
4 B. Pascal, *Mémorial*, Le Seuil, Paris, p. 618.
5. Cf. 1 *Samuel* 3, 16.

II

SEIGNEUR, FAIS QUE JE VOIE !

Dieu écrit droit avec des lignes courbes.
Proverbe portugais

1

BARBASTRO

« Seigneur, c'était donc cela ? » À présent, bien des événements que José María a vécus depuis ses premières années à Barbastro, jusqu'au séminaire de Saragosse, et à ces premiers mois passés à Madrid, lui apparaissent comme une évidente préparation à ce qui vient de se passer dans son âme.

Aussi loin que remonte le souvenir, s'impose l'image d'un bonheur paisible, entre des parents attentifs et aimants. Quand il pense à son père, il revoit son visage serein, ses cheveux courts, sa fine moustache et ce regard pétillant d'intelligence et de gaieté que les épreuves ne purent jamais vraiment altérer. José María n'avait aucune peine à se confier à lui. Il se souvient de n'avoir été puni sévèrement qu'une fois, et la douleur qu'il en éprouva venait moins de la gifle reçue que d'avoir senti la peine qu'avait causée son entêtement.

Il était fier de marcher à ses côtés sur la grande promenade du haut de la ville, le Coso, où l'on saluait au passage amis, voisins et parents. Lorsqu'il fut plus grand, leurs pas les menaient parfois hors de Barbastro, où leur conversation se faisait intime.

Lorsque la fin de l'automne amenait les premiers froids, don José achetait un sac de châtaignes à un marchand ambulant. José María se souvient encore de la pression de la main de son père sur la sienne, et de son rire quand il essayait de saisir dans sa poche les coques brunes qui lui brûlaient les doigts.

L'hiver, dans les chemins creux couverts de neige des contreforts des Pyrénées, des bergers passaient, enveloppés de peaux de mouton, guidant leurs troupeaux vers des lieux plus cléments. Sur

l'âne, surchargé de ballots, le réchaud destiné à la préparation des repas et des remèdes de fortune. Les chiens couraient et aboyaient le long des files. Parfois un homme portait une brebis malade sur ses épaules ou tenait dans ses bras un agneau nouveau-né.

Maman était douce et ferme (il avait mesuré combien elle était jolie en revoyant un tableau peint dans les premières années de mariage de ses parents). Il lui devait cette piété naturelle, dont son père donnait lui aussi l'exemple sans fausse honte, et il n'avait jamais désappris les prières toutes simples qu'ils avaient inscrites très tôt dans sa mémoire d'enfant, trésor dans lequel il puisait encore quotidiennement pour raviver son dialogue avec le Seigneur. « Ô ma souveraine, ô ma Mère – répétait-il en s'adressant à la Sainte Vierge –, je m'offre entièrement à vous, et en témoignage de ma fidèle affection, je vous consacre en ce jour mes yeux, mes oreilles, ma langue et mon cœur. »

Les leçons de sa mère étaient toujours éminemment pratiques. Il lui arrive encore de sourire au souvenir de ce qu'elle lui disait lorsqu'il était petit et qu'il se réfugiait sous le lit pour éviter les visites des amies qui voulaient à tout prix voir l'enfant de la maison. Elle n'arrivait à le déloger qu'en frappant de petits coups par terre avec une canne, et lorsqu'il sortait enfin, tout penaud, c'était pour entendre ce reproche affectueux, avant d'être conduit vers le salon :

Mon fils, la honte : seulement pour pécher[6] !

Années paisibles

La maison familiale, où José María[7] était né le 9 janvier 1902, était située à l'extrémité de la longue place du marché, où il descendait jouer sous les portiques qui la bordaient. Parfois, il se rendait avec quelques-uns de ses camarades dans la boutique de son père, de l'autre côté de la place. Une odeur pénétrante de cacao montait du sous-sol du magasin *Juncosa y Escrivá*, qui comportait, comme souvent alors dans cette région, deux activités : la fabrication de

6 S. Bernal, *Mgr Escrivá de Balaguer. Portrait du fondateur de l'Opus Dei*, Paris 1978, p. 22.

7 Dans les années trente, nous le verrons, il unira ses deux prénoms en un seul, Josémaría.

chocolat et le négoce du tissu. Les enfants allaient aussi au magasin voisin de l'oncle maternel où, avec un peu de chance, on pouvait revenir avec du miel ou quelques friandises.

C'est à l'école des sœurs de la Charité que, comme Carmen, son aînée de deux ans et demi, il avait appris à lire et à compter. Tout près de là, à Cregenzán, Vincent de Paul avait trouvé ses premières vocations hors de France.

Il se rappelle avec plus de précision le collège des clercs des Écoles pies où, à partir de sept ans, il monta tous les jours, empruntant la rue qui partait en face de chez lui en direction de la cathédrale.

Lorsque arrivaient les vacances, on partait en voiture non loin de là, à Fonz, chez la grand-mère paternelle. Une fois traversée la rivière, la route montait légèrement entre les oliviers gris-vert et les amandiers. Au détour d'un chemin, apparaissaient, d'un seul coup, les maisons du bourg étagées autour de l'imposante église romane. À Fonz, on retrouvait la grand-mère, et aussi l'oncle prêtre, Mosén Teodoro, et sa sœur, la tante Joséphine. L'oncle avait une propriété, El Palau, vieille maison au milieu des oliviers et des vignes s'étendant à perte de vue alentour.

Tout petit, une des joies de José María était de voir fabriquer le pain : la pâte pétrie à pleines mains, après qu'on y eut ajouté un peu de levain, et les masses grises introduites dans le four brûlant à l'aide d'une longue pelle de bois. Les enfants attendaient impatiemment le moment où, la cuisson terminée, la cuisinière ouvrirait la porte du four et leur tendrait le gâteau en forme de coq qu'elle avait placé à côté des miches de pain.

En s'élevant un peu sur les hauteurs pelées qui dominaient la ville, on découvrait la succession des champs et des vergers, cultivés en étages pour contenir la terre. Plus loin, le regard se perdait, de vallonnement en vallonnement jusqu'aux contreforts des lointaines Pyrénées qui barraient l'horizon.

La rentrée finissait toujours par arriver, et avec elle le défilé des jours semblables : les cours au collège, le retour en courant vers la maison pour y retrouver les amis, les jeux sur la place du marché, les lectures, de plus en plus longues et captivantes, les conversations

avec papa ou maman, enfantines d'abord, puis, à mesure que les années passaient, plus suivies et plus graves.

Plus tard, en envisageant ses années d'enfance et d'adolescence, il s'était rendu compte que l'influence que ses parents avaient exercée sur lui s'expliquait par la confiance qu'ils lui avaient toujours témoignée, lâchant la bride au fur et à mesure qu'ils le sentaient mûrir, lui apprenant – ne fût-ce qu'en mesurant son argent de poche – à « bien administrer sa liberté ».

Pourtant, il n'avait pas le sentiment d'avoir été un enfant facile. Même quand, tout petit, il eut cessé de craindre certaines dames amies de sa mère qui voulaient l'embrasser (l'une d'entre elles avait des moustaches et piquait !), lui venaient parfois de ces rébellions brèves et subites, qu'il mit longtemps à dominer : le chiffon et la craie jetés contre le tableau un jour où il avait cru que le professeur de mathématiques le corrigeait à tort ; sa rage d'avoir été accusé sans motif d'avoir battu une petite fille – l'injustice lui était insupportable –, les protestations lapidaires contre le latin – « l'affaire des curés[8] ! » –, et tant d'autres menus incidents dont il souriait à présent.

Mais il savait aussi garder ses peines pour lui. Quand il fut mordu par un chien, il passa d'abord se faire soigner par l'une de ses tantes, afin de ne pas inquiéter sa mère en rentrant avec une jambe sanguinolente. Une autre fois, il avait dissimulé la brûlure causée par le fer du coiffeur lorsque celui-ci tentait de faire un cran dans ses cheveux. Là non plus, sa mère n'en sut rien, au moins dans un premier temps. Premier apprentissage de la souffrance, premières irruptions de la croix aux plus riants détours du chemin. Ce dernier incident advint peu avant sa première communion, qu'il avait faite à dix ans.

Trois ans auparavant, il avait appris à se confesser avec une certaine régularité. Dès qu'il avait eu l'âge de raison, sa mère lui avait expliqué en termes simples le sens de ce sacrement, l'avait aidé à s'y préparer, et l'avait accompagné chez son propre confesseur. Après l'aveu de ses petites fautes d'enfant, il avait entendu le brave religieux lui prescrire de manger un œuf sur le plat. En revenant, il

8 Bernal, p. 71.